



VIALA / LA DÉPÊCHE DU MIDI / TEAMSHOOT

« LA MUSIQUE QUE JE PRÉFÈRE, C'EST LE RUGBY »

Multi-instrumentiste de talent, capable de jouer à merveille du piano, de l'accordéon ou de la batterie, le célèbre musicien de jazz Bernard Lubat se révèle intarissable et enflammé sur l'analogie jazz-rugby, ses deux passions.



Propos recueillis par Ludovic Ninet
lninet@rugbyhebdofr

RUGBY HEBDO Vous avez créé il y a une dizaine d'années un spectacle musical en rapport avec le rugby. De quoi s'agissait-il ?

BERNARD LUBAT. D'un opéra, *l'Opéra ovale*, que la compagnie Lubat, dont je suis le capitaine, a joué dans des stades. À Tarbes, à Bourgoin, à Toulouse, à Agen, à Bazas. Avec un grand écran. Il y avait des projections, des feux d'artifice, des explosions et des musiques. On a invité Daniel Herrero à venir se battre avec nous. Herrero parlait dans la mêlée musicale. On lui rentrait dedans avec notre musique et lui nous rentrait dedans avec ses mots, sa tchatche, sa passion. On ne connaissait jamais l'issue à l'avance. Car la musique dont je parle est un art de l'improvisation. Ce n'est pas une interprétation. Et c'était intéressant de le faire avec lui puisqu'on ne savait jamais comment il allait s'en sortir. Nous non plus d'ailleurs.

Pourquoi cette « dédicace » au rugby ?

La traduction visuelle de la musique que j'entends, je la vois en regardant le rugby. Le jeu est un symbole de liberté musicale, de responsabilité et d'une grande rigueur. C'est comme une musique faite de cassures, des prises d'intervalle de cassures rythmiques ce sont les placages, les mêlées, les déferlements de trois-quarts, les mandales... Moi, quand je vois un match de rugby, je l'entends. J'entends les musiques, j'entends les mêlées. J'entends la rythmique. Certains moments très rapides, d'autres très lents. On ne sait pas ce qui va venir. Le rugby c'est un cadre dans lequel il se passe beaucoup de choses. C'est un jeu symbole de modernité musicale. Parce qu'il faut une grande rigueur pour improviser

une passe au millimètre dans la foulée. Des joueurs, comme Blanco ou Dominici, ont des réflexes de renversement complet de la situation. C'est incroyable. C'est comme dans la musique. La musique que je préfère, c'est le rugby.

Vous voyez, dans le jazz, la même opposition que dans le rugby ?

La philosophie du jazz, c'est cette bagarre, avec soi-même, avec le copain d'à côté et tout ça pour le jeu. Pas pour se bagarrer fondamentalement avec l'autre, c'est se bagarrer pour que ça joue. On se passe la balle, on ne la garde pas. On se la repasse, on se replace pour la recevoir. Les analogies sont évidentes. Et la singularité du rugby, c'est qu'il se joue avec un ballon ovale. Dans l'ovale, ça ne tourne pas rond. C'est fait de pleins et de déliés. C'est ovale, pas carré. C'est extatique comme jeu. La musique comme je l'entends, elle s'improvise. Comme en rugby, c'est anticiper et l'anticipation, ce n'est pas le hasard, c'est une culture. Il faut deviner au centième de seconde. Aujourd'hui, je trouve nulles toutes ces musiques qu'on voit sur les télévisions ou qu'on entend à la radio parce que c'est comme si tu voyais un match de rugby qui avait été répété.

Le rugby, c'est vraiment une passion !

Oui, et ce sont les sensations du rugby que je cherche et que j'ai trouvées dans ma musique. Je rêverais de voir comme ça des concerts qui te file la pêche. C'est ce que j'essaie de faire. Avec des musiques déglinguées, sauvages, savantes, tout mélangé quoi. On peut réussir ou rater. Regardez les rugbymen super pros d'aujourd'hui ils travaillent comme des fous et ils ratent de ces trucs ! C'est ça qui est intéressant. C'est à la fois de l'excellence et du raté. Le rugby, c'est à la fois sauvage et savant. C'est un opéra populaire. J'aimerais qu'un jour la musique atteigne la dimension vivante du rugby.

Ce n'est pas le cas ?

Non. J'aimerais que les gens vivent avec autant de passion et de curiosité la musique que le rugby. Mais la musique-rugby, j'entends. Une musique qui n'est pas fondamentalement agréable à l'oreille. Comme un match de rugby n'est pas fondamentalement agréable à l'œil. Ce n'est pas une science exacte. On a été trop habitué à la musique agréable à l'oreille et je dirais plutôt agréable à l'oreille parce qu'on nous fait des musiques pour nous bercer, nous endormir alors qu'un match de rugby, il nous réveille, il nous intrigue. On ne joue pas que pour gagner ou pour perdre, on joue aussi pour jouer. Faudrait qu'un jour je puisse faire l'analyse d'un match par ordinateur puis je ferais la partition de tout ce qu'il y a de groupé, de ce qui est parti, je transcrirais en espace et en temps toute la narration. Ça ferait un opéra. Y compris le chant des gens. Si on pouvait faire des concerts où les gens gueulent comme dans les matches de rugby... *(Il se marre.)*

Vous suivez le rugby actuel ?

Oui, à la télé, le rugby de tous les hémisphères, et au stade. J'y vais pour l'odeur du terrain. Ça me file la pêche lorsque je vois un match de rugby. Mais je regrette un peu l'époque du rugby en noir et blanc, celui des Boniface ou Gachassin. C'était la culture de la microseconde. Aujourd'hui, c'est les muscles, le professionnalisme. Est-ce que la tête va suivre ? Il devrait y avoir aussi des bibliothèques dans les vestiaires. Y a la médecine, la dope. Ça reflète toutes les contradictions de la société. Je ne les prends ni pour des saints ni pour les héros.

Vous parlez de ce sport avec passion ; êtes-vous aussi calé qu'enthousiaste ? La date du dernier Grand Chelem ?

Ouh. Il y a deux ans, non ? Ce n'est pas tout de parler de rugby comme un philosophe, après, il faut connaître des dates ! ■

> POTTOKA PETIT CHEVAL AU GRAND CŒUR

ON LE CONNAÎT déjanté, allumé, complètement désaxé du ciboulot. Pottoka, le petit cheval basque, est la mascotte la plus dérangée du Top 14. Ses cascades et ses danses en ont fait un personnage central de la vie de l'Aviron. Il n'y a qu'à voir à la fin du match les enfants lui courir après, peut-être plus qu'après les joueurs eux-mêmes, pour comprendre sa popularité. À tel point qu'aujourd'hui Pottoka [Christophe pour les intimes] se décline en peluches et produits dérivés.

Mais il est un côté du personnage de Pottoka que l'on connaît moins : sa générosité et ses visites périodiques au service pédiatrique de l'hôpital de



Bayonne. « Je m'y rends pour les grandes occasions, à Noël, pour la galette des Rois. J'aimerais y aller plus souvent mais le "Pottok" a vachement d'animations », raconte Christophe, dont le ton redevient beaucoup plus sérieux. « À l'hôpital, le personnage de Pottoka est plus tendre, moins excité. Le but du jeu est d'arriver avec des cadeaux et surtout une grande dose de bonheur. » Mais même pour un « Pottok », l'ambiance des services pédiatriques avec « ces petits bouts de chou qui n'ont parfois plus un cheveu sur la tête est difficile à vivre. Je ne vous cache pas que parfois, il y a deux ou trois larmes qui coulent sous le costume. Là, il faut prendre le dessus sur l'émotion. L'objectif est de faire rigoler les enfants mais aussi la famille. J'essaie de faire oublier aux parents la maladie du petit. Je leur raconte toutes les conneries qu'a pu faire Pottoka lors des matches de l'Aviron. » Christophe, ému, se souvient de ce petit garçon dont il avait fêté l'anniversaire. « Trois jours plus tard, il nous quittait. Mais on avait réussi l'espace d'un temps à pleurer... de rire. C'était un maigre rayon de soleil. » Mais un moment fort. « Pottok », un petit cheval au grand cœur ! C. D.

PS : Pottoka devrait sortir un CD deux titres pour les fêtes de Bayonne dont une partie des bénéfices sera reversé aux enfants de l'hôpital.

LE SAVIEZ-VOUS ?

Comment est-né le rugby à XIII ?

LES PLUS GRANDS SCHISMES naissent souvent des plus petites futilités. Ce fut le cas pour la séparation entre le XIII et le XV. L'histoire se passe à la fin du XIX^e siècle. Le rugby, sport d'élite sociale, prend son essor dans l'Angleterre victorienne. Après Londres et le Sud, il gagne les bastions plus populaires du Nord du pays dans les années 1890. À cette époque, le Factory Act de 1850 permet aux ouvriers

d'avoir le samedi après-midi chômé. Et donc de jouer au rugby. Les délégués de la Northern Rugby Football Union demandent le défraiement des déplacements pour les joueurs. Impensable pour les responsables conservateurs du Sud. Le rugby doit se jouer sans idée de compétition. En 1893, les délégués des clubs du Nord doivent se rendre à Londres pour tenter de faire passer cette motion. Mais

n'ayant jamais mis les pieds à Londres auparavant, ils se perdent et arrivent trop tard à la RFU. Les délégués présents ont rejeté la motion. Vexés, les clubs du Nord créent leur propre compétition en 1895 avec une compensation financière (6 shillings), première pierre du professionnalisme. Dans un souci d'un jeu plus aéré et spectaculaire, la Rugby League passera à 13 joueurs en 1906. L.F